L'Echo de Manitoba

JEUDI, NOVEMBRE 3, 1898.

Toutes communications concernant la rédaction doivent être adressées à M. H. d'HELLENCOURT, Rédacteur.

A Vous, Messieurs les Anglais.

Il est profondément attristant de constater l'attitude de certains de nos confrères anglais de Winnipeg depuis que la question de Fachoda a fait naître l'hypothèse d'une guerre entre l'Angleterre et la France.

Certes, il convient de tenir compte des exagérations d'un patriotisme enthousiaste. Que tout Anglais soit persuadé de la supériorité de l'Angleterre, qu'il la proclame, qu'il s'en vante, nous n'y voyons nul inconvénient ; c'est dans l'ordre des choses ; l'avenir se chargera de nous dire s'ils ont raison, si leur superbe confiance est justifiée. Pour notre part nous reconnaissons très volontiers l'indiscutable supériorité numérique de leur flotte ; ils ont droit d'en être fiers.

Mais il ne faudrait pas cependant sous prétexte de patriotisme, verser dans le dénigrement systématique de la France et des Français. Persister à ne voir dans les Français que des "lions de salon" et méconnaître à ce point la réalité des faits pour prétendre que :

"Des gens aussi frivoles sont incapables de mettre sur pied et de diriger un organisme capable de résister aux formidables légions de l'Allemagne, ou à l'invincible escadre anglaise,"

sont des affirmations de nature à rendre quelque peu ridicules ceux qui les écrivent.

Il faut ne rien connaître de la nation française, de sa richesse, de son armée, de sa marine, pour comparer la France avec l'Espagne.

Les dépêches fantaisistes qui, de Londres, envoient chaque jour aux quatre coins du globe, le récit dénaturé et grossi de la moindre agitation, du moindre incident dont Paris est témoin ont pu faire concevoir à certains individus, une France fort différente de la France réelle, mais les grands journaux de Londres, ceux d'Allemagne savent mieux à quoi s'en tenir, et ne se donneraient point le ridicule auprès de leurs lecteurs instruits et renseignés de traiter la France comme une quantité négligeable.

C'est un des résultats de cette campagne de presse, d'avoir si manifestement dénaturé la situation réelle de la France, aux yeux de ceux qui ne la connaissent pas, et qui sont restés à cette conception du Français :

"Homme du monde, elégant et superficiel."

Des hommes du monde, des gens bien élevés, certes il y en a en France et la haute société anglaise ne dédaigne point de copier leur élégance, leur politesse, et leur esprit ; mais il y a aussi, et c'est ce qui constitue la nation proprement dite, il y a, une bourgeoisie intelligente, industrieuse, foncièrement honnête, bien qu'elle dédaigne de faire ostentation de sa vertu ; il y a aussi le peuple, le peuple emporté et enthousiaste, mais également travailleur, économe, et fort pratique quand ses intérêts sont en jeu.

Cette bourgeoisie, ce peuple on ne les connait point à l'étranger parce qu'ils ne font point parler d'eux ; on juge la France d'après une centaine d'émeutiers presque tous étrangers, une vingtaine de politiciens bruyants, et un millier de prétendus hommes du monde, cosmopolites du luxe et de l'inutilité.

Et pourtant la France a donné assez de preuves de sa vitalité, de sa richesse, de sa bravoure, depuis les trente dernières années pour qu'un homme impartial ne puisse les contester.

Sa conquête du Tonkin, de Madagascar, de la Tunisie, du Dahomey, ses luttes si belles en Afrique témoignent hautement du génie et de la vigueur de la race.

Les Anglais ont mauvaise grâce à dénigrer des adversaises qui à les entendre, sont partout leurs rivaux ; il y a là une contradiction qui ne fait point honneur à leur logique.

Il nous serait aisé de rappeler à nos confrères certains faits récents, tels que les grandes manœuvres de "Salisbury Plains," ou les scandales Hooley, ou les balles Dum-Dum, ou même certains détails de la prise de Khartoum, ou encore la question irlandaise qui si nous voulions les imiter nous permettraient des déductions peu flatteuses pour la nation anglaise, mais nous n'aurons garde de les suivre sur cette pente indigne de journaliste consciencieux.

Il est toujours facile de faire de la popularité en flattant les passions des gens ; c'est une popularité peu enviable.

Pour nous, il nous semble qu'au lieu de dénaturer le patriotisme, en excitant les haines de race, il conviendrait tout au contraire de s'appliquer à éviter tout ce qui est de nature à empêcher deux grandes et nobles nations égales en gloire, en richesse et en nobles aspirations de s'estimer et de s'apprécier.

Que faudrait-il pour cela ?

Un peu de bon sens et beaucoup de véracité.

Nous dirons comme nos ancêtres à Fontenoy :

"Messieurs les Anglais, à vous de commencer."

Canaux et Commerce.

Le gouvernement vient de publier le rapport du comité du Sénat chargé de faire une enquête sur la possibilité et les avantages qu'il y aurait de construire un canal joignant les eaux du Lac Huron à celles du fleuve St-Laurent par la rivière Ottawa.

C'est le projet connu depuis longtemps (1860) sous le nom de canal de la Baie Géorgienne.

Du projet en lui-même, nous ne dirons rien aujourd'hui sinon qu'il devrait figurer en tête de la liste des travaux à effectuer, et que l'ouverture de ce canal est destinée sans aucune contestation possible à révolutionner le commerce de l'Amérique du Nord au profit du Canada.

Rien n'est plus propre à inspirer une juste idée de l'importance extrême qui s'attache à ce canal que le témoignage donné devant le comité du sénat, par M. S. A. Thompson, de Duluth.

La majorité du public, beaucoup d'hommes importants même, sont imbus de cette idée que le chemin de fer a détrôné les canaux, et que les transports par eaux sont destinés à disparaître avec les perfectionnements de l'outillage.

Or rien n'est plus faux, ainsi que l'a démontré M. S. A. Thompson ; non seulement le chemin de fer ne tuera pas les canaux, mais au contraire ceux-ci s'imposent chaque jour davantage, et leur existence, loin de nuire aux voies ferrées vient au contraire à leur secours et les favorise.

Toute la question du commerce moderne est celle-ci :

Produire à bon marché, au meilleur marché possible pour lutter contre la concurrence.

Or pour produire à bon marché il faut forcément transporter à bon marché, et la matière première, et le produit fabriqué.

La question du transport à bon marché est donc le nœud gordien de la prospérité de l'industrie et du commerce.

Par des chiffres indiscutables, reposant sur les statistiques de nombreuses années, M. S. A. Thompson nous prouve qu'en général le coût du transport par eau profonde est seulement d'un *dixieme* environ du coût moyen du transport par voie ferrée ; il cite même l'exemple du transport de Duluth à Buffalo, et dans ce cas particulier, ce qui coûte $27.00 par la voie ferrée la mieux située dans les Etats-Unis ne coûte que $1.00 pour être transporté par la voie des Grands Lacs.

Voilà un fait indiscutable, avéré, l'extrême bon marché du transport par eau.

Mais de l'étude approfondie des faits, ressort un résultat inattendu et qui surprendra beaucoup de gens, c'est que loin de nuire aux chemins de fer, les canaux au contraire contribuent à leur prospérité, et voici pourquoi.

Une analyse du trafic du Sault Ste-Marie établit que la plus grande partie des matière transportées par les voies navigables sont des matières brutes : c'est le minérai de fer, c'est le grain, c'est le bois de construction, c'est la pierre,—matières d'une grande pesanteur et qui demandent beaucoup d'espace comparativement à leur valeur.

Ces voies débarrassent donc les chemins de fer de marchandises encombrantes pour eux, qui souvent, ainsi que le fait a été prouvé, pour le "Great Western" d'Angleterre, emploient quarante-huit pour cent de l'équipement dans un trafic qui ne donne que quatorze pour cent de revenu.

L'expérience prouve que l'amélioration des voies de communication par eaux est le plus sûr moyen non seulement de faire prospérer un pays, mais aussi d'augmenter le dividende des chemins de fer qui longent parallèlement les voies navigables.

Ce sont là des vérités dont il convient de se bien pénétrer si l'on veut apprécier justement la meilleur marche à suivre, pour assurer la prospérité commerciale de notre pays.

Le Naufrage du Mohegan.

On se souvient des diatribes violentes et injurieuses que le naufrage de la Bourgogne a fait naître dans la presse anglaise contre la France et sa marine ; nous n'avons point voulu relever ces violences injustifiées, nous avons préféré attendre que les événements nous fournissent eux-mêmes l'occasion de ramasser le gant.

Hélas ! l'occasion ne s'est point fait attendre ; dans les premiers jours du mois, un transatlantique anglais, le "Mohegan," venait se briser sur les rochers qui bordent la côte de Cornouailles, et sur les 158 passagers, 50 seulement ont été [illegible]

L'analogie entre les deux sinistres est frappante ; sur le Mohegan comme sur la Bourgogne tous les officiers sont morts ; la plupart des femmes ont péri, quatre seulement ont échappé sur vingt-trois ; parmi les personnes sauvées les matelots sont en plus grand nombre que les passagers ; mêmes scènes de désespoir et d'affolement sur le pont au moment du désastre ; mêmes difficultés pour lancer les embarcations de sauvetage ; bref, tout ce qui a donné lieu aux accusations lancées contre la Bourgogne se retrouve presqu'identique au sujet du Mohegan.

Quelle leçon, pour tous ceux qui en cette épouvantable catastrophe de la Bourgogne, n'ont vu qu'une occasion de donner libre cours à leur francophobie, et comme il nous serait facile aujourd'hui de leur rendre la monnaie de leur pièce.

Mais, bien loin de le faire, nous n'aurions même point rappelé ces choses douloureuses ; il semblait que les faits parlaient assez éloquemment par eux-mêmes, pour faire naitre chez les coupables la conviction de leurs torts, et les ramener à une plus noble conception des choses.

Malheureusement, le fanatisme de certains est tel, que rien ne peut les corriger ; témoin le *World* qui dès l'annonce du naufrage du Mohegan en prenait texte pour lancer de nouvelles insultes aux marins français.

Le *World* s'est un peu trop pressé d'emboucher sa trompette patriotique, et l'enquête commencée est venue lui donner un sanglant soufflet.

Nous lui laisserons méditer la déposition du passager M. R. Kelly ; il comprendra peut-être qu'en face du danger, les hommes, qu'ils soient Anglais ou Français, sont exposés aux mêmes affolements ; il verra que dans la marine anglaise comme partout ailleurs, les erreurs sont possibles ; et le capitaine du Mohegan perdant sa route pour aller sombrer sur les côtes, est certainement plus blâmable que celui de la Bourgogne montant trop au nord dans le seul but de gagner du temps.

Pour finir, nous lui demanderons de se rappeler la conduite des Français de l'île d'Ouessant, envers les naufragés du "Drummond Castle," et de la comparer avec celle des habitants de la côte de Cornouailles, dévalisant les cadavres que la mer jetait sur le rivage.

De pareils faits, à nos yeux, ne discréditent que leurs auteurs et ne sauraient entacher le renom de bravoure et d'habileté des Anglais ; tandis que la campagne haineuse menée par certains de nos confrères anglais contre la France, serait au contraire fort propre à leur faire perdre cette belle réputation de justice et de loyauté qu'ils réclament pour leurs compatriotes.

Il y a des braves gens partout, et l'Angleterre n'en a point le monopole.

Notes Humoristiques

Un écho bien amusant de la fête de mardi, à Ste-Anne ;

Dialogue entendu entre deux habitants au moment d'embarquer en char.

—Qui c'est-y ce gros qui se démène tant ?

—C'est un employé des chars, ben sûr ; tu vois-t'y pas qu'il fait monter chacun à sa place.

—S'en donne-t-il du mal tout de même.

—Ben sûr il va maigrir.

L'homme en question se retourne. Stupéfaction des habitants ; c'était Monsieur A. A. C. LaRivière !

—C'est égal, dit l'un en s'en allant, il aurait mieux fait de se démener *plus tot ;* il n'aurait pas besoin de tant suer à c't'heure.

D'après des avis récents, venant de bonne source, les dernières pluies seraient dues aux récriminations des buveurs d'eau. S'ils ne sont pas contents cette fois-ci, il ne restera plus qu'à les noyer.

Comment s'étonner si avec de tels gens, la question de la prohibition surnage encore sur l'océan politique.

Ils finiront par nous rendre enragés ....

Pardon, hydrophobes.

Le Magasin 'Club Cigar.'

Notre ville s'enorgueilliit à bon droit des magasins qui bordent sa rue Main, et parmi ceux-là il convient de citer le magasin "Club Cigar," au N° 564, qui est assurément l'endroit le mieux achalandé pour satisfaire les goûts si variés des fumeurs.

Cette maison, montée d'abord en mars derniers par deux de nos concitoyens, est devenue, depuis juin, la propriété de M. C. B. Graham, l'un des membres de notre Société St-Jean-Baptiste.

Depuis qu'il est sa propriété, ce magasin a pris un développement extraordinaire et compte maintenant pour l'une des maisons préférées par les fumeurs.

En arrière du magasin est une salle où nos jeunes concitoyens peuvent passer leurs soirées en écoutant de la musique.

La salle possède un piano et un phonographe.

C'est une excellente initiative qui sera fortement appréciée de la jeunesse.

Et chacun s'y précipite le soir, non seulement pour s'y approvisionner mais aussi pour s'y déverter ensemble.

La Fievre Typhoide.

Le secrétaire du Bureau de Santé de Winnipeg vient d'envoyer à tous les journaux une circulaire fort importante, dans le but de faire connaître les meilleurs moyens préventifs à employer contre la fièvre typhoïde.

C'est là une mesure sage et excellente, car bien qu'il n'y ait pas lieu de craindre une épidémie proprement dite, cependant l'augmentation subite de cette maladie nécessite des mesures énergiques pour combattre immédiatement le mal.

Quand on veut combattre un ennemi, le premier devoir, c'est de bien le connaître ; c'est ce que nous allons faire.

La fièvre typhoïde est causée par la présence dans l'organisme d'un bacille, appelé "bacille typhoïque."

Le malade atteint est dès lors un producteur de germes infectieux, toutes ses déjections, son urine, ses selles, contiennent des bacilles en grand nombre ; par contre, son haleine, ses transpirations, n'en contiennent pas ; en un mot, les intestins et probablement la vessie sont les foyers même de l'infection.

Donc pour empêcher la propagation du mal, pour tuer les bacilles il faut :

"Recueillir toutes les déjections dans un vase, et le désinfecter ; désinfecter également tous les linges, draps, couvertures qui peuvent être souillés par ces déjections."

Pour cela on peut employer, soit une solution d'acide carbolique, (5 0/0 d'acide, 100 d'eau), qu'on mettra dans le vase, et mêler avec un bâton intimement le tout, puis laisser séjourner une heure et demie avant que de le jeter.

Aussitôt qu'on le pourra, faire tremper pendant quatre heures toutes les fournitures du lit, soit dans une solution à 4 0/0 d'acide carbolique, soit dans une solution à 1 0/0 de bichlorure de mercure, puis laver et savonner.

Tous les ustensiles nécessaires doivent être réservés pour l'usage exclusif du malade.

Dans la chambre bien aérée n'employer que le mobilier strictement nécessaire, pas de rideaux ni tentures. Propreté absolue de l'appartement.